

Poèmes

Pierre DesRuisseaux

Volume 23, numéro 1 (133), janvier–février 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

DesRuisseaux, P. (1981). Poèmes. *Liberté*, 23(1), 63–72.

Poèmes

PIERRE DES RUISSEAUX*

Il y a de l'eau, des arbres empressés
aucun oiseau vers le soir.

L'été brûle,
saisit la nuit.

Je suis sans voix
où le vent se déchire
parmi l'été en avance.

La mort creuse,
interrompt la neige au début.

On avance, surpris dans l'aube
à la moindre approche.

Là-bas on brûle un peu plus l'amour,
dans l'herbe l'amour né.

* *Pierre Des Ruisseaux a récemment publié, aux Éditions de l'Hexagone, un recueil de poèmes intitulé Lettres. Il est également l'auteur du Livre des expressions québécoises, paru chez HMH en 1979.*

Le printemps suit la pluie,
l'infime lumière ploie
puis chante très bas.

Tes belles mains, heureuses,
la nuit passe absolument

Tes mains où tu avances
dans le possible et dans le temps lié
prient quand un soleil se lève.

La pierre échappée
le nœud repose

Le nœud jusqu'aux lèvres
tait l'horizon
au bord
 où se repose la tête
dans la pluie infime et belle.

Simplement pour effacer l'ombre
apparaît la route,
l'ironie lente
à la recherche de l'aride lumière
et l'effroi surpris,
bienveillant malgré tout

faillit en moi.

L'œil ouvert doucement
l'herbe au-delà

Chansons et voix
se déchirent pour l'été

le temps chante
jusqu'à la mer ouverte.

Ciel lavé, feuille mystérieuse,
déchiré le froid
la nuit seule reste à suivre.

Un papillon inaperçu
palpe les métaux.

Doucement l'heure scintille
et la peau boit.

Encore un moment
le tremblement
sous la pierre durcie

l'œil dessouché
ne veut pas finir.

Devant moi le jour
face à la mer tremblante
et obscurcie à contre-jour.

Un corps à l'ouvrage
continue à m'apprendre.

Je me promène
dans le grand vide,
partout des chiens aboient,
l'eau pense et s'enfuit.

Là j'emprunte la route.

Les nuages blancs
et resserrés dans l'air
s'écoulent mais ne sont pas sauvés.

Le vent dans les mots
le vent nous a surpris.

Mes vents en route,
la pluie jusqu'à la mer fermée
ne se lève pas.

Je me souviens à peine
d'un arbre, des semailles drues
quand l'amour passe sur la terre
et que souffle un vent par-dessus le chemin.

Mon œil s'égare et
je lève dans l'air soutenu
ma grande épaule sèche.

Mot à mot la poésie,
tu la prolonges déjà
dans l'œil et l'herbe mouillée

Voilà pour toi, la pauvre lumière,
dans l'air nos têtes surprises
pour capter encore le silence
varloqué, rêche.

L'incroyable ciel,
des fleurs et des arbres.

Le soleil assassiné dans le regard,
des mains
 et plusieurs vents
cherchent et tremblent dans l'espace.

Les nuages fuient
 et redescendent.
La ligne d'une fleur bleue
n'est pas pour moi.

L'éternité près de la mer,
l'éternité existe dans le vrai sable
je ne sais pas quel matin.

Contre la nuit, le temps songe.

Le bruissement des feuilles
n'est plus possible.

Dès lors le temps écoute
en parcourant l'ombre.

Le temps impose sa voix.
J'écoute les autres voix,
les voix emportées.

Où dire chaque rythme,
le buisson et la lumière ?

La syllabe révélant ce silence,
s'il arrive qu'on l'oublie
son âme s'extrait du sens.

Un jour le livre donné
ressemblera à ce qui ne s'écrit pas
pour d'autres mots.
Le livre se sèmera dans sa fuite.

Soit l'horizon
et le jour qui se ferme.

Où trouver la forme pour
ce rien, ce silence donné et parfait ?

La page muette et froide à travers le monde
ne trouble plus la scène
dès que ce matin, de ma fenêtre, me surprend.

Le ciel est sans visage
et inutile comme les souvenirs qui montent parfois
dans les rares heures
et l'excès de la lumière
si la terre n'est pas prise

Qu'est-ce donc que ces pas dans les arbres
si les arbres se fixent
où personne n'entend plus ?